LE NOUVEAU TESTAMENT DE J. B. CARRIER

EN FAVEUR

DE { COLLOT-D'HERBOIS, BILLAUD de VARENNES, BARRERE de VIEUZAC etc.

ET

SA GRANDE AVENTURE

AUX ENFERS.

Livré à lui-même, seul avec sa conscience, renfermé dans une sombre et étroite prison, tourmenté par les ombres des victimes qu'il avoit fait périr, bourrelé par ses remords, déchiré par ces souvenirs funestes, le bourreau des Nantais, Carrier, cherchoit envain à recouvrer quelques instans de tranquillité ; le sommeil fuyoit ses paupières appe-

senties pour les fixer sur le sort qui l'attendoit, enfin, dévoré d'inquiétude, bouillant d'impatience, il se détermina à écrire ses adieux à ses fidèles collaborateurs, et à leurs adresser les pensées qui précédèrent ses derniers instans.

Les voici, telles qu'il les fit, ou du moins, telles qu'il dût les faire.

« Toi, dont les fortes leçons surent si bien profiter en moi, toi dont les préceptes m'inspirèrent ces résolutions hardies, ces moyens faciles et prompts, qu'ont empoisonnés pour me perdre, une légion d'ennemis, *Billaud-Varenne*, reçois ici les prémices de mes derniers instans ! Eh, puis-je sans me rendre coupable de la plus noire ingratitude, ne pas reconnoître en toi ; le maitre habile qui guida mes pas, dirigea mes actions, et détermina avec adresse le goût sanguinaire, dont j'ai su depuis donner tant de preuves ? Docile à tant d'instructions ; aurois-je dû cependant, m'attendre à voir, pour prix de mes travaux, se former sous mes pas un abyme, qui menace de m'engloutir ! Le sort qui me poursuit s'attachera sans-doute aussi à toi, qui le conjuras sur ma tête : Ce n'est pas que je t'accuse d'avoir tramé ma perte, pour jouir tranquillement du pouvoir que je t'aurois assûré ! Tant s'en faut, mais dans ce moment affreux, des images cruelles me poursuivent.... Je n'ai d'autre consolation, que l'assurance flateuse, de m'être aumoins élevé à la hauteur de ton génie. Le 2 Septembre, fût l'aurore de ta gloire, mais mon triomphe, pour être plus brillant, n'en fût pas moins court ; comme toi, je ne me fis pas une tribune des cadavres de ceux dont j'avois causé le trépas ; mais comme toi, je savourai les jouissances de contempler les restes des victimes dont j'avois ordonné la mort, je considérai avec une joye

naïve, cette invention ingénieuse, qui multiplioit d'une manière si commode, les scènes que je procurois aux bons citoyens de Nantes; plus que toi, peut-être.... Pardonnes ma témérité, mais maintenant, ai-je besoin de me couvrir du voile de la modestie! plusque toi, peut être, j'ai mis le dernier trait à ma réputation, et ma reconnoissance n'a fait qu'en acquérir plus de vivacité, s'il est possible!

» Pour toi, que l'on a si justement nommé le *Géant de la révolution*, énergique *Collot*, tu as su joindre l'action au précepte; tu as appuyé de ton exemple mon courage ardent, tandis que la Loire, alloit porter jusqu'au sein de l'océan le bruit de ma renommée, toi, guerrier intrépide, tu foudroya sur les rives du Rhône, les audacieux ennemis de la patrie! Non content d'avoir rappellé aux Lionnais les fureurs d'Atré et Thyeste, les malheurs d'Idoménée, les revers d'Agamemnon, et tout les événemens tragiques, qui couvrirent de deuil et Rome et la Grèce, tu voulûs, par des exemples réels et palpables, captiver l'incrédulité des siflets rebelles, tu voulus nouveau héros, venger les ressentimens qu'en ta personne, avoit reçu et Achille et Ulysse; d'une Troye moderne, tu punis l'orgueil insolent; tu changeas en ruine ses superbes monument, tandis que je rabaissois la cupidité mercantile des lâches Bretons. C'est ainsi que, par un fil électrique, nous agissions de concert, que nos efforts également heureux, nous promettoient de paisibles lauriers! Oh! Patrie ingrate, tu oublie nos services, tu couvres nos derniers jours de l'opprobre du crime, et la vertu cependant. . . . Cruelles réflexions!... Adieu, Collot, adieu, bientôt, je vais te tracer la route que tu dois suivre; bientôt ma tête te servira de plancho, pour

venir jouir en paix du prix mérité, que nous refusent les injustes mortels ! . . . .

» Dans un instant où je suis obligé de me détacher des objets qui surent tant me séduire, où tout intérêt foible et étranger doit s'écarter de mes dernières volontés, ne dois-je pas adresser le juste tribut d'amitié, de gratitude, à celui dont l'art adroit et léger, rassembla pendant longtems les suffrages et les fleurs que je m'efforçai de mériter ? Tout le monde te reconnois, et chacun nomme *Barrère*. N'est-ce pas toi, en effet, qui tout en légalisant la nécessaire *acerbité* des formes de Lebon, aux yeux de la nation entière, sut m'allier au coloris délicat de tes pinceaux ? N'est-ce pas toi, qui tant de fois fit naitre l'aimable sourire au récit de mes jeux innocens, si bien embélis dans ta bouche ? N'est-ce pas toi, qui décernant aux guerriers français les couronnes civiques, dues à leurs nombreuses victoires, me couvrit de leur ombre protectrice, et fit douter tant de fois si les applaudissemens répétés des auditeurs, s'adressoient plutôt aux sauveurs de Nantes et d'Arras, qu'aux vainqueurs de Famars et Fleurus. N'est-ce pas toi enfin, qui, dernièrement encore, lorsque la calomnie s'attachoit à moi, me donnas les consolations de l'amitié et fit luire à mes yeux un espoir qui se détruit !. Que n'es-tu maintenant près de moi, tu recevrois l'assurance des sentimens que je t'ai voués; du fond de ma prison, je t'en adresse l'expression !.. Ton sort est lié au mien, tu le sçais ; réunis bientôt, sans doute, nous oublierons ensemble les légers nuages qui ne nous ont séparé que pour.... quelques instants !

» Vadier, Amar, Duhem, Fayau, je ne vous oublies par non plus ; comme moi collègues malheureux, un sort ingrat vous poursuit, restez

fermes de votre conscience, et vos destins s'accompliront ! Compagnons fidèles de mes travaux, partisans déclarés de mes maximes salutaires, n'avez vous pas droit au prix qui couronne ma carrière ? *Soixante ans de vertu* sont pour Vadier des témoins irréprochables, la noble fermeté, le dévoüement de *Duhem* lui serviront de garants. Législateurs précieux, ami du règne de la justice, de la probité, le Peuple dont vous opérièz le bonheur saura vous récompenser des efforts innombrables dont il fut toujours l'objet !

» Et toi, généreux *Caraffe*, que ne te dois-je pas ? Ne penses pas que l'approche de la mort efface de mon esprit l'important service que tu me rendis ! Il m'en rappelle encore de ce jour, ou plutôt de cette nuit désastreuse, où la rage, la furie de nos ennemis attroupés commît contre les amis de la patrie l'attentat le plus affreux : où l'amour des loix d'une multitude de citoyens fut calomnié, outragé ; où la vertu d'une foule de citoyennes estimables fut indignement violée ; avilie ; où nos vies furent menacées, où par un éclat héroïque, tu couvris de ton corps mes jours exposés ; il m'en souvient et mon cœur dilaté s'élance vers toi, et j'en verse des larmes de sensibilité, de reconnoissance !

» Pour toi, seul objet de mes regrets, illustre société . . . (Ici Carrier resta quelque tems immobile.) quels souvenirs tu me retraces et quelles idées tu fais naitre dans mon esprit agité !.. Comment reconnoître les longs services, la douce fraternité que tu me témoignas lorsque de tous côtés la haine, la calomnie, l'aristocratie secoient sur moi leurs traits envenimés ?... Infortunés Jacobins, votre dévoüement pour une innocente victime a causé votre perte : J'étois ex-

pulsé et vous m'avez réfugié; j'étois accablé et vous m'avez défendu, j'étois insulté et vous m'avez honoré; j'ai eu besoin et vous m'avez assisté; j'ai versé des larmes de douleur et vous les avez essuyé moi frêle individu, moi montagnard disgracié, j'ai captivé votre amitié, j'ai mérité votre estime, j'ai recueilli vos suffrages! Cette persuasion consolante répand un charme sur mon heure dernière; mais vous. *Patriotes* opprimés, Jacobins zélés, que deviendrez vous, la perversité triomphe et vous avez succombé! mais que dis-je? . . . . Ces jours de calamité vont passer, votre gloire brillera d'un nouvel éclat, votre nom sera révéré, couru, sollicité; l'avenir se dévoile à mes yeux; déja, je vois la terreur s'étendre sur vos lâches ennemis; la vengeauce sortie de vos mains s'appésantit sur leurs têtes coupables, vaincus, honteux, ils expient sur l'échaffaud leur tyrannie, leur supplice s'ordonne, leur sang coule, vous êtes vainqueurs, vous vengerez ma mémoire outragée, vous releverez mon nom exécré! Quelle perspective! Mon ame en savoure d'avance la volupté; oui, oui, frappez, noyez, j'evais . . . . . Mais hélas? ou m'égare mon *patriotisme* ma reconnoissance? . . . . Je vais périr et les Jacobins ne sont plus que dans le passé? . . .

» *Fouquier*, *Lebon*, venez soutenir mes esprits effrayés, venez décider mon courage chancelant; vous avez couru la même carriere, tous les deux vous applaudîtes à mon énergie, votre réputation prît naissance avec la mienne; elle tomba à la même époque; nos malheurs doivent nous resserrer, nous rendre plus cher; hâtez sous de me joindre, de m'aider dans le passage difficile que je vais traverser! . . . O destin implacable! . . . Que tes arrêts sont bizarres! . .

» Un seul espoir me reste ; je vais retrouver Robespierre, ce maitre chéri dont le bras n'eût porté gé. Hélas: si une étoile trop fatale m'eût coupé le fil de ses jours heureux, je serois encore prôné, puissant, entouré de gloire, tandis que je suis maudit, accablé, détesté ; tranquille au sein des voluptés, ma vie seroit marquée par de nouvelles jouissances, tandis qu'au fond d'un cachot je suis abreuvé d'humiliations ; un char de triomphe peut-être, eût été le prix de mes travaux, et l'échafaud . . . . . Pensée déchirante : affreuse certitude ! . . . Elle me tourmente, me dévore, m'anéantit ! . Quoi ! Sur une vile charette, lié, garotté comme un scélérat, comme un contre-révolutionnaire, exposé aux huées, aux malédictions, aux avanies d'un peuple irrité, avide de mon trépas, quoi ! J'irois . . . . . Oui ; j'irai, je braverai une populace barbare, je lui prouverai que la justice . . . . N'est jamais étouffée ! . . .

A ces mots, les forces de Carrier l'abandonnent, les jambes chancellent sous lui, une pâleur mortelle couvre ses traits ; il veut marcher, mais un poids horrible le suffoque, un banc se rencontre, et il tombe dessus dans un état difficile à exprimer. Après quelques instans d'angoisse, le courage revint et il se mit en devoir d'achever le pénible ouvrage qu'il avoit commencé.

» A la veille de quitter pour jamais un monde que malgré moi je regrette encore, je dois profiter du peu d'instans qui me restent pour assigner à tous ceux qui me survivront les dernières volontés qui virnent m'occuper dans ces terribles momens.

» Je lègue au pacifique *Billaud* les bateaux et bagarres dont je fut l'inventeur et qui peuvent

encore attester les nombreux services que j'ai rendus à la République ; je l'engage à les perfectionner de plus en plus, et à donner le plutôt possible aux bons Parisiens le joyeux spectacle de ces promenades aquatiques, et à leur enseigner les heureux effets des bains froids dont les Nantais se sont toujours si bien trouvés sous mes auspices. --- S'adresser pour recevoir témoignage de leur utilité sur les quais de Nantes et Paimbœuf.

» Je cède en entier et pur don aux Philantropes *Hentz* et *Francastel*, le recueil intéressant par moi composé des formules nécessaires à toute la décence et la dignité que j'ai su introduire dans les *mariages Républicains* du nouveau genre, dont le voluptueux exemple a si bien influé sur les jeunes Nantais et circonvoisins de l'un et l'autre sexe --- S'adresser au lieu et place de *Fouquet* et *Lamberty*, aux citoyens *Joly*, *Grande-maison* et *Bologniel*, qui en sont dépositaires, où à ceux à qui ils auroient pu le confier.

» Je me dépouille en faveur du Philosophe *Collot* de l'heureuse et sage influence que je m'étois acquise sur les patriotes révolutionnaires *dits compagnie de Marat* ; ils ne pourront mieux honorer ma mémoire qu'en obéissant aveuglément aux leçons d'un si grand maître ; il pourra faire usage au défaut des canons Lyonnais, de l'artillerie Nantaise maintenant au pouvoir des aristocrates et modérés habitans de la Loire Inférieure. --- S'adresser pour avoir des notions sur ces valeureux Champions aux sœurs Jacobines tristement flagellées des verges chouandines.

» Je donne à l'Épicurien et gentil Barrère la jolie petite maison de campagne, théâtre regretté de mes plaisirs passés, sise à un quart de

lieue de Nantes, où l'on aboutit par une belle avenue, établie par les soins des citoyens de Nantes que je forçai de souscrire volontairement pour la confection de ce chemin nécessaire pendant une saison rigoureuse --- Obtenir des anciens comités de gouvernement une mission et des pouvoirs illimités pour en prendre possession.

» Je concède en tout et en partie, compris les arrérages et produits subséquens, aux docteurs *Duhem* et *Levasseur*, les expériences curieuses et raisonnées d'hydraulie dont j'ai recueilli tant d'honorables suffrages. Je donne de plus à *Duhem*, les cartes du cours de la Loire, de la Moselle et de l'Escaut sur-tout, dont, sauf quelques erreurs, il a si évidemment démontré la source, les progrès et les vices dans l'avant dernière séance de nos frères et amis les Jacobins — Pour y réussir avec plus de succès, choisir les belles nuits de frimaire.

» Je laisse au sobre et vaillant Duquesnoy le sabre flamboyant dont j'appuyai plusieurs fois l'énergie des utiles problêmes que je développai avec art et persuasion dans les séances des sociétés de Vincent-la-Montagne et autres, pendant mon séjour à Nantes; il pourra s'en servir pour hâter la marche de ces vieillards indociles qui, tels que *Guffroy*, méconnoissent le véritable but de la révolution.

» J'abandonne au séduisant et vertueux Vadier le traité de *l'art de plaire*, revu, corrigé, augmenté et enrichi de notes et d'anecdotes plaisantes sur mes bonnes fortunes; il y apprendra par quelle finesse, par quels traits nouveaux d'amabilité et de séduction, je suis parvenu à obtenir d'une foule de beautés des faveurs que j'aurois inutilement désiré d'une autre manière, et de quel prix inconnu je payai leur bru-

lante ardeur -- S'adresser aux parens et amis des sœurs *Lametrie*, avec assurance d'en être bien venu.

» Enfin j'adresse à tous les habitans du Cantal et Du Puy-de-Dôme, et sur-tout à mes concitoyens d'Aurillac, (*) un exemplaire de ma vie politique, suivie de ce testament; ils verront par quel enchaînement de calomnies, de haines, de perversités, Je fûs accusé, et condamné à une mort dont ils n'auront pas à rougir, puisqu'ils doivent être persuadés de la pûreté de mes actions, de la sensibilité et de l'humanité dont je me suis plu tant de fois à leur donner l'exemple. Puissent-il verser une larme d'attendrissement sur ma tombe et dire quelque jour :

» Il mourût pour avoir trop aimé sa patrie,
» La chérir comme lui
» C'est venger pleinement sa mémoire flétrie
» Et lui servir d'appui !

Fin.

(*) On trouve à l'Imprimerie de Franklin rue de Clery, la vie de CARRIER avec son potrait.

LA GRANDE AVENTURE DE CARRIER AUX ENFERS.

O ! Justice sacrée, le peuple Français te bénit, te rend graces, tu viens d'essuyer les larmes de l'humanité, et ton glaive acéré, à vengé tout-à-la-fois, l'honneur, le patriotisme, et la nature outragée !.

Il n'est donc plus, ce monstre farouche, que le peuple s'indignoit de voir siéger dans l'enceinte des loix, de l'humanité, auprès de ses fidèles représentans, il n'est donc plus ce tigre insatigable, qui annalysoit la barbarie, raffinoit la cruauté, violoit le cri de la nature, insultoit à la pudeur, outrageoit la vieillesse, et avillissoit la patrie ! Il n'est donc plus, ce scélérat odieux, dont les mains ensanglantées signoit perpétuellement de

longues listes de proscriptions , qui du sein de la volupté , se réjouissoit des cris lugubres , des accens lamentables , des vagissemens sourds , que poussoit les innocentes victimes dont il ordonnoit le trépas ! Il n'est donc plus , ce tyran exécré , qui , barbare à l'exès , faisoit donner la mort aux infortunés rejettons , jusques dans le sein où ils puisoient la vie !

Lâches cannibales , qui futes ses complices , ses moteurs , qui vouliez le sauver , avez-vous entendu les malédictions , les oprobres , l'ignominie que le peuple entier répendit sur la tête de Carrier , marchant au suplice ?... Avez-vous vu , reconnu , avec quelle ardeur , quelle joye , il désiroit , il provoquoit , il appelloit sa mort ? Gardez-vous de penser que ce fut la cruauté qui inspirat ce sentiment ! Non , non , il est trop bon , trop sensible ce peuple généreux , que vous vouliez décimer , pour mieux l'asservir ! Il étoit avide de voir couler le sang de celui qui se plut à en multiplier les flots , il l'est encore de voir couler le vôtre , c'est la vengeance , c'est la sensibilité que vous aviez oppressées , qui le reclament , qui l'exigent ! Avez - vous entendu ces cris de joye , ces clameurs de satisfaction , ces vœux pour la république , que vous détestéz , mais qui vous a marqué du sceau des scélérats ? Oui , oui , vous l'avez entendu , ces élans multipliés se sont portés jusqu'à vous , ils ont retentis jusques dans vos cœurs endurcis ; mais vous en avez frémi de rage , vous avez juré la perte du peuple , et frénétiques par tyrannie , vous avez dit aux crimes qui vous entourent , aux furies qui vous déchirent : » Sauvez - nous , prêtez - nous vos poisons , vos poignards ! Insensés ! que font vos sermens affreux ? Le peuple à son tour , a juré votre ruine , l'hydre que vous aviez fait naitre sous

tes pas ; va vous engloutir, il a déja dévoré sa première proie, il est affamé des autres !

Carrier et ses complices, ont reçu la peine de leurs crimes ! La justice long-tems muette, s'est relevée, plus terrible, plus majestueuse, que jamais ! Le crime a pâli, le crime a chancellé, le crime est disparu !.... Le coup qui a frappé le bourreau des Nantais, a tué l'iniquité, et sauvé la patrie.

Peuples égarés ! rébelles involontaires, revenez dans vos foyers désolés, regagnez vos pénates abandonnés ; venez, la Convention nationale, la France entière vous tend les bras ; que risquez, que tardez vous ? Vous retrouverez la paix, la confiance ; sûreté aux propriétés, garantie aux personnes, inviolabilité à vos droits. Ce n'est plus le piège de la scélératesse, de la barbarie, qui ne vous alléchoit que pour se baigner dans votre sang ; ce n'est plus la dissimulation sous le voile de l'amitié, la perfidie sous le masque du patriotisme ; c'est l'honneur qui vous convie, la fraternité qui vous appelle ; c'est l'amnistie de l'humanité confiée à la bonne-foi : Ne craignez rien ; nous protégerons vos pères vos femmes, vos enfans ; nous oublierons en nous embrassant les crimes des monstres qui vous armèrent contre nous ; les français que l'on a peint aux français comme des tygres féroces, des athées impies, ne seront plus que des frères sensibles, des hommes religieux. Venez abjurer vos erreurs au sein de nos familles, venez déposer vos armes liberticides, vous joindre à nous pour exterminer les ennemis de notre pays ; venez combatre pour la patrie ! ... Entendez là vous crier : » Le tyran qui vous exaspéroit n'est » plus ? reconnoissez votre mère et venez la con» soler des coups que vous lui portâtes !

Et toi, cité malheureuse, rappelles dans tes murs déserts la liberté effrayée, substitues les

loix humaines aux arrêts arbitraires, ravives commerce atterré, multiplies tes ressources taries, fixes dans ton sein l'égalité persécutée ; traces sur tes maux douloureux un voile léger, paisible ; laisses au tems à émousser l'aiguillon de tes peines, la justice t'en a déja vengé ! que la confiance, la paix, la sécurité couvrent à leur tour tes rivages des dons de l'abondance, répands-les autour de toi, et que la prospérité efface, s'il se peut les revers de Nantes.

Dès que l'affreux Carrier eut quitté ce bas
monde,
Il se mit en chemin pour gagner les enfers :
L'obscurité pour lors étoit la plus profonde,
Elle couvroit par-tout le terrestre univers.
Au bout de quelque tems d'une marche ordinaire,
Le nouveau voyageur rencontre deux chemins
Divisés à dessein par l'ordre des destins.
Hécate foiblement répandoit sa lumiere
Qu'effaçoient quelquefois les nuages noircis :
L'un étoit encombré de pierres et d'épines,
L'autre n'étoit bordé que de gazons fleuris,
Carrier prit ce dernier et laissa là les ruines.
Mais à peine eût il fait quelques pas raffermis
Que le sol tout à coup fût changé de matiere ;
Ce n'étoit plus que boue, eaux et gravier
mêlés ;
Plus notre homme avançoit dans sa rude
carrière,
Plus les difficultés augmentoient sous ses pieds...
Envain imploroit-il l'ombre de Robespierre :
(Plus d'inégalités dans l'empire des morts,
Ils perdent chez Pluton l'autorité meurtriere
Qu'ils savoient acquérir par le droit des plus
forts.)

Carrier se désoloit, plaignoit son infortune,
Déploroit tant de maux et maudissoit son sort
Qui l'obligeoit à faire une route importune ;
Il glissoit et tomboit de l'un à l'autre bord.
(Heureusement pour lui que les ombres errantes
Ne risquent pas au styx de se briser le corps.)
Du gardien des enfers les trois gueules beantes,
Les regards effrayans du Nantonnier Caron,
L'inflexibilité de Minos, Rhadamante,
Le terrible portrait des sujets de Pluton,
Tout jusqu'au souvenir de sa mort diffamante
Ne faisoit qu'augmenter l'embarras de Carrier.
L'espérance pourtant encore un peu constante,
Ranimant un instant son ame chancelante,
Lui fit doubler d'efforts pour sortir du bourbier.
Enfin suant, pestant, tombant de lassitude,
Le Cantalien parvint aux bords de l'Achéron :
Incertain, éperdu, rempli d'inquiétude,
Il fixoit tristement ce nouvel horizon,
En attendant l'instant du funeste passage...
Depuis plus de six mois, Caron n'avoit cessé
D'amèner par milliers sur le sombre rivage
Tous les infortunés immolés à la rage
Des cruels décemvirs ; il étoit harassé
et laissoit reposer sa frêle et triste barque,
Lorsque le vif Carrier vint passer à son tour,
Seul, chagrin, attristé, sans suite ni sans marque ;
Il s'assied sur le bord pour attendre le jour.
(C'est à dire le jour qui peut luire au Tartare.)
Accablé de sommeil, le Quidam s'endormît,
Un songe l'égara : quoique mort, le barbare
Du titre de tyran dont il s'enorgueillêt,
S'imaginoit encore exercer la puissance ;
Il croyoit des Nantais ordonner le trépas,
Lorsqu'irrité soudain de quelque résistance.
D'un geste menaçant il étendit le bras...

L'équilibre manquant, notre homme s'en fut
boire
Dans le fleuve fatal: il cria très-long-tems
Sans qu'on vînt le tirer de l'infernale *Loire*,
Le noyeur se noyoit quand ses piteux accens
Prolongés par l'écho de la région noire,
Éveillèrent enfin l'austere Nautonnier...
Il courut l'arracher à sa triste aventure ;
Après qu'il eut vomi des flots de l'onde impure ;
Tes noms, prénoms, dit-il ? --- » Hélas ! je suis
Carrier,
» Le sauveur des Nantais l'ami de la nature ? ---
» Que dis tu ? les Nantais t'ont dit leur meur-
trier,
» Chacun ici t'attend tous les jours, je t'assure :
» Avant d'aller plus loin, dit le vieux batelier,
» Il faut payer le droit de suite, et sans mur-
mure. ---
» Hélas ! j'ai tout perdu dans un maudit bour-
bier,
» Attendez un instant, s'il vous plaît, je vous
jure
» Que dans peu vous verrez paroître *Bachelier*,
» Il soldera pour moi, ce n'est pas imposture,
» Il est du comité l'honnête trésorier. ---
» En ce cas, dit Caron, sans te faire une in-
jure,
» Je vais te reposer dans ton gîte premier,
» Point d'argent, point de suisse, adieu, l'hu-
main Carrier. »

De l'Imprimerie de FRANKLIN, rue de Clery.